

—Pourquoi donc l'aime-t-il autant, sir Jonathan ? . . .

Pourquoi Georgette elle-même éprouve-t-elle pour lui ce bizarre amour qu'elle n'explique pas ?

VIII.—A BELLEVILLE

Robert n'ayant point soulevé d'objections au mariage d'Adèle, que Pierre lui-même se chargea de lui apprendre, on annonça à sir Jonathan, au bout de quelque jours, que sa demande était agréée.

Le fiancé de Georgette, en effet, ne voyait qu'une chose, et elle dominait tout pour lui : Si Jonathan se mariait avec sa tante, il restait en France, et par suite son union à lui, avec sa cousine, pouvait être indéfiniment ajournée.

Il saurait bien alors trouver des prétextes pour éloigner cette échéance terrible ! . . .

Et plus cette date fatale pour lui serait retardée, plus il verrait Clotilde, plus il l'adorerait, plus il vivrait heureux dans ce bonheur absolu que lui créait un amour sans cesse grandissant.

Que lui arriverait-il après ? . . .

Il ne se le demandait pas ; pour la première fois de sa vie, il aimait, et lui, dont la conduite avait été aussi grave et aussi austère que celle de son père, il s'abandonnait à cette joie sans nom d'aimer, sans rien chercher de plus, ainsi qu'un voyageur qui eût respiré en fermant les yeux le parfum de fleurs divines, venues au bord d'un gouffre.

Discret fut l'amour de sir Jonathan Pierce, et pleines de tact les visites qu'il fit à celle qui consentait à porter son nom.

On voyait bien que c'était surtout leur commune affection pour Georgette qui les unissait, car jamais il n'osa même toucher la main de la jeune femme.

Seuls, les regards de l'Américain, lorsqu'ils se levaient sur elle, et qu'ils étaient sans témoin tous les deux, l'enveloppaient de chauds et ardents afflues.

—Pardonnez-moi, lui dit-il un jour, si je sais aimer je ne sais point l'exprimer. Tout ce que je ressens se passe au-dedans de moi-même, je suis un sauvage.

Elle ne répondit que par un sourire très triste.

Et tout au fond de son être elle maudissait presque cette enfant, si chère cependant, de sa volonté exigeante et impitoyable ; elle lui en voulait de lui faire profaner Georges, son idole, son unique amour, le souvenir sacré et inviolé de sa jeunesse heureuse.

Quant à Suzanne, on l'eût dite subitement devenue muette, tant était profonds et bizarres ses longs silences.

Jamais plus, elle ne s'était permis un mot de louange ou de blâme sur la résolution d'Adèle ; jamais elle n'adressa la parole au Yankee ; le matin quand elle conduisait Georgette, on l'eût dite changée en quelque statu de la Réflexion ; à peine répondait-elle par monosyllabes aux questions qu'il lui posait, ou aux compliments qu'il lui faisait.

—Pourquoi me regardez-vous si fixement, miss Suzy ? lui demanda-t-il un jour, où assis vis-à-vis d'elle dans le grand coupé noir, il paraissait horriblement mal à l'aise sous la persistance aiguë de ce regard qui ne se baissait pas.

—J'ai idée que vous vous en doutez ! répondit-elle hardiment.

Il essaya de sourire ; mais son œil gris eut subitement une expression aussi cruelle que le tigre s'appropriant à bondir sur sa proie.

Suzanne crut que malgré la présence de Georgette il allait lui sauter à la gorge et l'étrangler.

Très brave, elle se replia sur elle-même, prête à se défendre.

Elle se trompait. Sir Jonathan ramena sur sa prunelle allumée, sa lourde paupière légèrement frémissante, et ce fut de sa voix naturelle, toujours aussi impassible qu'il répondit à la jeune gouvernante :

—Moi ? . . . Non, pas le moins du monde. Mais vous voulez peut-être m'hypnotiser ? C'est la mode.

—Peut-être, fit-elle aussi impassible que lui. Je vous conseille de prendre garde.

—Merci de l'avis, mais . . . je n'en ai pas besoin.

Il riait maintenant à pleines lèvres.

Malgré cela il semblait à Suzanne que le rire sonnait faux et que la prunelle restait inquiète, même un peu effarée.

Ce jour là il dévalisa tout un magasin de la Paix et rapporta à Adèle qui n'avait que fort peu de bijoux, des écrins à faire pousser des exclamations de joie à une reine.

Et comme Mme Chaniers le remerciait très confuse et encore plus embarrassée d'attentions qui ne parvenaient point à entamer ses secrètes répugnances, il lui répondit :

—Le plus heureux de tous c'est moi. Ah ! si je pouvais vous faire comprendre ce que mon cœur renferme pour vous d'affection et de reconnaissance ! . . .

Puis, doucement il s'agenouilla devant la jeune veuve.

—Maman, dit ce même soir Georgette à Mme Chaniers, j'ai été méchante avec ta protégée. C'est bien la créature la plus adroite qui existe. Tes dernières robes sont des merveilles, les corsages ont une grâce extraordinaire.

Mais aussi, tu es si belle que tout te va ! . . .

—Flatteuse ! fit la pauvre mère charmée de cette douceur inaccoutumée. Où veux-tu en venir ?

—Que la plus jolie de mes toilettes est incontestablement la robe à bouquets que m'a faite Mlle Clotilde.

L'autre soir, je l'ai mise à l'Opéra, et tout le monde me regardait. Clémentine est une maldroite à côté d'elle. Je voudrais que Clotilde me fasse un petit costume gentil, ces jours-ci. Dans le genre de celui qu'elle a fait à Mlle Gruy. Veux-tu, petite mère ? . . .

—Je ne demande pas mieux, mais à une condition toutefois.

—Laquelle ?

—Que tu ne seras plus jalouse de Clotilde, et que tu ne lui feras plus de misères.

—Puisque je viens de te dire que j'avais été méchante . . . c'est que je le regrette.

—Et tu ne recommenceras plus ?

—Comment veux-tu que je ne sois pas bonne, bonne, bonne, avec une mère aussi parfaite que toi ?

Le lendemain Mme Chaniers conduisit de nouveau sa fille chez Anatole.

A sa grande joie, celle-ci fut gracieuse, sans caprices, ni paroles dures, elle eut même pour Clotilde des paroles charmantes qui remuèrent délicieusement le cœur de l'orpheline.

—Puisque maman vous aime et s'intéresse autant à vous, lui dit-elle, je vous aimerai également. Aussitôt que ma toilette sera finie, venez me la porter, vous ferez chez moi le dernier essayage. Ce sera un moyen de vous mieux connaître et de m'attacher plus vite à vous.

—Oh ! mademoiselle ! . . . répondit la jeune fille ravie, je suis trop heureuse de vos bonnes dispositions vis-à-vis de moi. Mon cœur sera tout à vous lorsque vous le voudrez, comme il est déjà à madame votre mère.

Une fois, deux fois, Adèle ramena sa fille dans le petit salon d'essayage, et non seulement la nouvelle manière d'être de Georgette ne se démentit pas, mais une sorte de toquade succéda chez elle à la haine qu'elle avait d'abord éprouvée pour Clotilde.

Elle lui trouvait un goût aussi original que sûr, avec cela très adroite, et encore plus sympathique.

—Elle me plaît disait-elle à Adèle, autant qu'elle m'a déplu la première fois que je l'ai vue. Il faudra lui faire faire toutes tes toilettes de nocés, maman.

Ses toilettes de nocés !

Jusqu'au fond des entrailles, Mme Chaniers tressaillit en devenant toute pâle.

Georgette s'aperçut du mouvement et se hâta d'ajouter.

—Je lui ferai un beau cadeau, à cette occasion-là. De quoi peut-elle avoir besoin ?

—De tout, car elle est seule au monde, et ne possède rien que ce qu'elle gagne chez Anatole.

—Oh ! en la voyant de temps en temps, je saurai bien lui faire dire ce qui lui plairait le plus.

—Il faudra y mettre beaucoup de tact, Georgette ; car elle est aussi fière que pauvre.

—N'aie pas peur, maman. Je sais en avoir quand je veux.

Le soir d'un jour où la jeune fille avait de nouveau insisté pour que Clotilde lui apportât elle-même sa toilette à Belleville, Robert vint l'attendre à sa place habituelle sur le trottoir du boulevard Haussmann.

Malgré la joie qui envahit subitement la jeune fille à la vue du fils de Pierre, son cœur se serra étrangement : Jamais Robert n'avait eu l'air aussi préoccupé.

—Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle inquiète.

—Je suis très malheureux.

—Vous Robert ? Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ?

—Une situation qui dure depuis longtemps et qui me désespère.

—Vous ne pouvez pas me la confier ?

—Si, mais elle vous fera peut-être souffrir.

Il sembla à Clotilde qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur.

Mais elle était très vaillante, elle surmonta vite la douleur aiguë qu'elle ressentait.

—Moi, dit-elle, comment puis-je souffrir, par vous ?

Et dans tous les cas Robert que fait ma souffrance si elle atténue ou console la vôtre ?

—Ne me parlez pas ainsi, je n'aurais pas le courage de rien vous dire. Vous êtes un ange ! . . .

Ils avaient pris par le plus long, ce soir-là, car la nuit était particulièrement belle et fraîche.

Au ciel, les étoiles brillaient, très pures et très lumineuses.

Le dôme de Saint-Augustin devant lequel ils étaient arrivés presque inconsciemment, s'élevait comme une grande tache blanche sous la lumière claire et sereine de la lune.

Pour la première fois, Clotilde appuya sa petite main gantée sur le bras du jeune homme et il lui dit :

—Remontons le boulevard Malesherbes, voulez-vous ? Nous nous assoirons sur un banc et nous causerons.

Elle ne se fit pas prier, et ils trouvèrent, en effet, devant un grand hôtel fermé, un banc blotti dans la partie obscure de la large voie, loin des rayons indiscrets, encore abrité par les grands arbres du parc Monceau.

—Maintenant lui demanda-t-elle, quand ils furent assis tous les deux, il faut me dire ce que vous avez.

Il commença aussitôt, quoiqu'il lui en coûtât horriblement : mais à cette petite amie charmante, si grave et si droite malgré son adorable naïveté, que pouvait-il céder ou simplement dissimuler ?

—Vous souvenez-vous, chère petite Clotilde, lui dit-il après un effort, qu'un jour vous m'avez fait part d'un rêve né dans votre petite tête durant votre sommeil ?

—Peut-être bien ; mais répétez-le ce songe-là. J'en ai tant eu, depuis que je vous connais ! . . .

—Vous aviez vu mes enfants autour de vous, pendus à votre cou, endormis sur vos genoux.

—Je me souviens ! . . .

—Et vous avez ajouté ce jour-là. Je faisais partie de votre famille, votre femme m'aimait.

—Je me le rappelle encore, répondit-elle, tandis qu'à ce mot : " Votre femme," son cœur se mettait à battre comme une horloge à laquelle on enlève son balancier.

Tristement, il continua :

—Ma douleur, mon désespoir viennent de là ! Elle leva sur lui ses grands yeux de la couleur du ciel.

—De ce que je ferai partie de votre famille, dit-elle.

—Hélas ! non, au contraire. Mais ma mère a trouvé la femme qu'elle me destine ! . . .

Certes, Clotilde ne s'était permis aucun rêve, à l'endroit de Robert ; l'ambition n'avait point affleuré son âme d'ange ; elle n'était peut-être jamais descendue au fond de son cœur, et nommait toujours affection fraternelle le sentiment absolu, profond et exclusif qui l'emplissait . . .

A suivre